



Une Chasse au sommet du Faulhorn

Il a quelque quarante ans, je faisais mon premier voyage en Suisse en joyeuse compagnie. Pendant un arrêt de quelques jours à Interlaken, charmante ville ainsi appelée parce qu'elle est assise entre les deux lacs de Thun et de Brienz, nous eûmes la bonne idée d'aller coucher dans la cabane qui couronne le faite du Faulhorn. Deux mots sur cette pittoresque montagne de l'Oberland, ne seront peut être pas dénués d'intérêt pour les lecteurs de *la Chasse illustrée*. Assis en face de la plus belle, comme la plus *vierge* des montagnes du canton de Berne, la *Jungfrau*, le Faulhorn est le centre d'un panorama merveilleux. Mais, pour arriver au sommet, il était alors nécessaire d'avoir une certaine endurance ; aujourd'hui la Suisse est Haussmanisée ; au lieu de toute une journée pour arriver au sommet du Faulhorn, grâce aux chemins de voiture et aux sentiers de mulets, on peut épargner la moitié de la fatigue d'antan. Après avoir gravi un sentier escarpé qui tourne sans cesse autour d'une espèce de roche crevassée, un spectacle grandiose vous attend au détour du col de la Fourmilière. La vue plonge comme dans un entonnoir, au fond de la

vallée de Lauterbrunnen : En face se dresse la chaîne de la Junfrau, de l' Egger et du Manch, tout un horizon de neige, de précipices et de glaciers : de ce point on traverse une petite forêt, on suit les bords du lac de Sagiesthal pendant une heure. Là commence l' ascension la plus dure, à travers les neiges éternelles, les crevasses et les éboulis. Enfin on arrive à la crête du Faulhorn sur laquelle s'étale orgueilleusement l'hôtel : cette baraque en planches mal jointes, bâtie en forme de triangle, se composait alors de trois chambres : la cuisine, la chambre des guides, et le dortoir. Une cloche placée à l' extérieur réveillait les voyageurs tous les matins, pour voir lever le soleil sur le massif de la Jungfrau.

Je vous parle de l'hôtel d'il y a quarante ans ; depuis lors il a dû devenir moins inconfortable : en ce temps là, quand la baraque était encombrée, à défaut de chambres on était réduit, hommes et femmes, à attendre sur de mauvais fauteuils ou des chaises en paille, le lever de l'aurore. Dans cette baraque, l'habitation la plus élevée de l'Europe (2680 mètres au-dessus de la mer), un robuste montagnard habitait seul, servant à la fois de cuisinier, de maître d'hôtel, de valet de pied et de femme de chambre.

A cinq cents mètres avant d'atteindre ce palais, enchanté bien que *glacial*, j'avais fait lever une compagnie de 10 ou 12 jolis oiseaux entièrement blancs. Comment s'emparer sans avoir de fusil, d'un de ces hôtes des neiges ? Avant de m'occuper de savoir si nous aurions quelque chose pour dîner, je demandai au factotum s'il avait un fusil quelconque. Aussitôt il me présente une affreuse

radouille couverte de poussière et de rouille. « Ce n'est pas le tout, lui dis-je : vous avez sans doute de la poudre et du plomb. — De la poudre oui, mais pas de plomb. — Mais alors, isolé comme vous l'êtes, comment vous défendriez-vous des ours ? — Il n'y a plus d'ours en Suisse. — D'ours à quatre pattes, s'entend, mais des ours à deux pattes, il y en a partout, même en Suisse, et vous êtes bien isolé ici ? — Ah c'est bien différent. j'ai des balles. » Quel jet de lumière ! Je saisis la balle au bond... ceci dit sans prétention au vilain calembour..., je la coupe en huit, et me voilà parti à la recherche de mes oiseaux blancs. A force de rouler dans la neige, je les retrouve, et *pan*, comme aurait dit Tartarin, en voilà un sur le flanc, tachant de son sang vermeil la neige immaculée.

Je rentre triomphalement au gîte, avec mon oiseau ; chacun l'admire : il est entièrement blanc, ses pattes ne sont pas garnies de plumes comme celles de la gélinotte ; il est moitié plus petit que la perdrix blanche, et à peine gros comme un merle.

Mais quelle nuit j'ai passée ! quel coli.... grand Dieu ! a puni ma passion intempestive pour la chasse ! et surtout quel chagrin n'ai-je pas éprouvé en oubliant dans la baraque, lors de notre départ, l'oiseau qui m'avait coûté si cher, qui était si joli, si joli, si rare aussi, que j'ai vainement cherché son pareil dans deux ou trois musées d'ornithologie. Compatissez à mon malheur, vaillants disciples de saint Hubert ! et si parmi les lecteurs de *la Chasse illustrée* il se trouve un naturaliste assez savant pour me dire comment s'appelle le *rara avis* que j'ai tué sur le haut sommet du Faulhorn, il

rendra un vrai service à un de ses confrères dont les cheveux, depuis cette chasse mouvementée, sont devenus de la couleur de l'oiseau blanc.

(1860).

P. S. — Au cours d'une excursion que je viens de faire en Suisse, je n'ai pas eu le loisir de vérifier si la cabane actuelle du Faulhorn était devenue un confortable hôtel. Peut-être; car les Suisses ne reculent devant aucune difficulté : ne sont-ils pas en train de construire un chemin de fer qui arrivera au sommet de la Yung-Frau.

(1901).
